

Le patron Perrot prit le bout de corde qui devait se dérouler au fur et à mesure que la barque avancerait.

—Allons ! s'écria-t-il, amonons la barque ! Allons, mes enfants, jeunes et vieux, tous au cabestan !

Et tous, par un, par deux, hommes, femmes, vieillards, enfants, ayant Jean pour chef de file, vinrent prendre place aux barres transversales, y appliquant directement leurs mains, ou transmettant leur force à l'aide d'un bout de câble. Mais toutes ces forces divisées produisaient des secousses et l'on s'épuisait en vains efforts.

—Ça ne va pas vite, mes amis, dit Timothée ; nous n'avancons guère !

—Nous poussons et nous tirons pourtant de toute notre vigueur, patron.

—Oui, sans doute... le courage ne manque pas, mais l'entente fait défaut. Au lieu de coïncider, de se doubler, vos efforts se contrarient et s'annulent. C'est le total de vos forces qui doit agir.

—Comment donc faire ?

—Mettez-y de l'ensemble ! poussez en mesure !... il y faudrait de la musique à trois temps bien rythmés : ho, là, hisse !

Les haleurs se mirent à rire et crièrent en chœur et en cadence : "Ho, là, hisse !"

Et l'énorme barque s'avancait d'un mouvement lent et continu en faisant crier sous sa quille le sable de la plage.

—Très bien ! mes braves, très bien ! chantez, marchez, poussez, tirez en mesure ! nous avançons. Eh bien ! nous y sommes ! Ce n'était pas plus difficile que cela. Voilà de la bonne besogne, et j'ajouterai : une bonne leçon. Qu'elle ne soit pas perdue pour vous, mes chers enfants. Mettez la même entente dans tous vos actes, faites tendre vos efforts au même but et vous arriverez à bien. Oui, dans la vie comme au cabestan, il faut de l'ensemble, il faut de l'entente. L'union seule fait la force.

—Compris ! mon vieux," dit tout ému Jean Dordain qui, après le rude labeur, achevait de bourrer sa pipe.

Puis se tournant vers Mariette et Jacques qui, par un sympathique élan, s'étaient trouvés côte à côte à la même barre, il ajouta :

—Et vous, les mioches, oubliez le chagrin que je vous ai causé. Venez embrasser votre père..., ce sera la signature de votre contrat."

MME GUSTAVE DEMOULIN.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

I

(Suite)

L'institutrice prit un temps.

—Eh bien ! si on vous offrait d'élever votre fille, de la rendre riche, heureuse... et cela pour le reste de ses jours... qu'est-ce que vous répondriez ?...

Sophie Lacoste s'était tue... puis enfin :

—Ah ! on fait des rêves comme ça... des fois... Puis au réveil, on ne retrouve que la misère.

—Ça n'est pas un rêve, ma bonne Sophie. C'est bel et bien une réalité !

—Oui ! on dit ça !

—Non ! c'est parfaitement exact. Prenez la peine de m'écouter. Il y a une dame, la marquise de la Tournelle, qui est veuve. En même temps, elle a perdu une petite fille qu'elle adorait. Elle a failli devenir folle.

—Il y a bien de quoi, interrompit Sophie Lacoste.

—Alors, elle a chargé un Anglais, comme qui dirait son régisseur, son homme d'affaires, de trouver, de découvrir une petite fille de parents pauvres, qui ne pourraient ni l'élever ni la nourrir... enfin... c'est dur à dire, mais ne pas lui donner à manger. Vous m'avez compris ?

—Oh ! tout de suite ! tout de suite ! fit en sanglotant Sophie Lacoste. Pourvu que je puisse l'embrasser de temps en temps, pour voir, de mes pauvres yeux, qu'elle est bien portante et heureuse !

—Hum ! fit la veuve, tout bas, je le pensais bien ! Elle ne voudra jamais !

Elle s'était levée et allait prendre une bouteille et deux verres dans une armoire.

—Un petit verre d'anisette, fit-elle, c'est tout ce qu'il y a de plus doux, et ça remet le cœur.

Sophie Lacoste reprenait :

—Je ne prends jamais rien ; nous ne buvons que de l'eau, comme bien vous pensez, ma chère dame !

—Raison de plus ! Une petite douceur, ça ne peut pas vous faire de mal.

Et Mme Florillon emplit un verre et le tendit à Sophie en lui disant :

—D'où êtes-vous, ma bonne amie ?

—D'où je suis ?

—Où ! où êtes-vous née ?

—A Saverne. Mais, ma mère vint habiter Paris... il y a longtemps, bien longtemps.

—Vous n'avez pas conservé de parents là-bas, qui puissent vous venir en aide ?

—Personne ! oh ! personne ! Ma pauvre mère est morte il y a deux ans. Et il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus reçu des nouvelles du pays.

Ces explications semblèrent suffire à la veuve, car elle n'insista pas davantage.

—A votre santé, fit-elle, choquant légèrement son verre contre celui de Sophie Lacoste, et dites-moi si ça n'est pas un velours !

—Oui ! c'est bon, fit distraitemment Sophie Lacoste, l'esprit tout plein de la proposition de l'institutrice.

—Allons ! à votre santé ! Vous n'allez pas me faire l'injure de ne pas trinquer avec moi.

—C'est bon, mais ça porte à la tête. On dirait que ça vous met le feu dans le sang.

Rien d'étonnant à la production de cette chaleur, l'anisette de Mme Florillon ayant été, au préalable, fortement additionnée d'absinthe. Clémentine Florillon, prévoyant bien, ainsi qu'elle le disait elle-même, qu'il y aurait du tirage, avait pris ses précautions.

Voyant le verre d'anisette opérer, l'institutrice revenait à la charge.

—Alors, qu'est-ce que vous me dites de ma proposition ? Vous savez que c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Moi, d'abord, en affaires, je ne plaisante jamais.

—Bien sûr que je la laisserais aller, la pauvre tiote ! Penser qu'elle serait bien nourrie, bien choyée ! qu'elle ne manquerait jamais de rien !

—Qu'on en ferait une belle dame.

—Oui ! pauvre tiote ! Elle serait heureuse !

—Et la marquise, bien certainement, lui lèguerait sa fortune après elle.

—Elle est très riche, cette dame ?

—Très, très riche !

—Ça serait bien dur, aussi, ne la revoir que de loin en loin.

—Ma pauvre amie, je crois que vous ne réfléchissez pas. Si la marquise veut faire de votre petite sa fille... son enfant à elle... ça n'est pas pour vous la rendre, même de loin en loin.

—Alors ! et la pauvre Sophie hochait douloureusement la tête alors ! elle ne serait plus à moi ! du tout, du tout ?

—Mais non, puisque c'est, comme qui dirait, cette dame, qui deviendrait sa mère.

—Oh ben non ! alors... ça serait trop dur ! D'abord, son père... il ne voudrait jamais !

La veuve haussa nerveusement les épaules.

—Alors, n'en parlons plus. Mais laissez-moi vous dire ça, à vous qui êtes une brave femme. C'est de l'égoïsme... du pur égoïsme, parce que... avec vous, elle sera malheureuse ! Et vous lui faites manquer sa position, son bonheur, sa fortune.

—Je ne dis pas non... mais...

—Et elle sera bien en droit de vous en vouloir plus tard.

—Faudra qu'elle ait bien mauvais cœur.

—A votre santé.

—Oui, mais faut pas me faire boire comme ça, madame Florillon ! Parce que... voilà déjà la tête qui me tourne... je suis toute rouge...

—Mais non... ça vous fera du bien. C'est du petit-lait...

—Du petit-lait rudement chaud !

—Alors, vous ne voulez pas ?

—Oh ! non ! ma pauvre dame ! Qu'est-ce que vous me demandez là ? Ça me déchire le cœur !

—Faut pas penser à vous, ma bonne Sophie... mais à elle. Si on avait offert pareille proposition à votre mère, et si elle avait eu le bon cœur de l'accepter... vous ne seriez pas là où vous en êtes aujourd'hui.

—Oui... je comprend bien... mais c'est trop dur.

Un silence. La veuve cherchait un argument foudroyant.

—Vous n'aimez donc ni votre mari ni votre enfant ?

—Comment dites-vous ça ! fit Sophie Lacoste, oui, comment pouvez-vous me demander une chose pareille !

—Dame, je ne m'attache pas aux rôles, moi ! Je ne regarde que les faits. Voilà votre mari malade, vous m'avouez vous-même que vous n'avez pas le moyen de faire venir un médecin pour le soigner, pour le guérir. Pas le moyen de lui payer ses médicaments.